

L'été en séries

Bart De Wever,
chroniques
d'une
ambition**Famille (2/5)**

Durant cinq jours, "La Libre" explore les facettes méconnues du président de la N-VA et bourgmestre d'Anvers. Personnalité singulière,

énigmatique, Bart De Wever a propulsé le nationalisme flamand vers des sommets inédits. Quels ressorts animent cet homme pour qui la politique se conçoit dans le temps long de l'Histoire ?

Une histoire familiale, un roman national

■ Le président de la N-VA a été bercé par les récits de son père et de son grand-père, militants nationalistes comme lui. Il entretient des rapports compliqués avec son frère Bruno, historien à l'université de Gand. Sur trois générations, la lignée De Wever condense toutes les contradictions du Mouvement flamand.

BRUNO DE WEVER

Historien, le frère aîné de Bart s'est spécialisé dans l'étude de la collaboration en 40-45.

Récit François Brabant

Lorsqu'on s'adresse à Bart De Wever, il est hasardeux de pécher par angélisme. Ce chef d'entreprise venu écouter le président de la N-VA au Cercle de Wallonie, le 30 novembre 2010, l'apprend à ses dépens. Dans la grande salle du salon d'affaires perché sur les hauteurs de Namur, plus de 400 patrons francophones applaudissent à tout rompre l'exposé de l'homme politique anversoise. Vient le moment des questions. Manifestement sous le charme face à l'orateur du jour, un quadragénaire en costume, mais sans cravate, ose une suggestion naïve : "Pour ressouder les liens entre les différentes communautés, ne serait-il pas opportun de faire de l'anglais la quatrième langue nationale ?" La réplique de Bart De Wever fuse : "Vous êtes un ami de mon frère ou quoi ?" Silence dans la salle. Le leader nationaliste précise sa pensée : "Il n'a pas beaucoup d'amis, mais c'est possible..."

Six semaines plus tôt, Bruno De Wever a signé un essai pour le programme interuniversitaire Rethinking Belgium. De dix ans l'aîné de Bart, cet historien renommé, professeur à l'université de Gand, bat en brèche l'idée répandue selon laquelle la disparition de la Belgique serait inéluctable. "Il peut en aller autrement si nous retrouvons une langue commune", affirme-t-il. Son argumentation ne manque pas d'originalité. "On peut se demander si l'anglais comme lingua franca n'offre pas une perspective

pour l'avenir de la Belgique, dans des domaines limités, comme la politique fédérale."

Le chef de file de la N-VA n'a pas hésité avant de balayer l'hypothèse, ridicule à ses yeux. "Ce sont des idées de professeurs qui vivent dans leur tour d'ivoire, comme mon frère. Prendre quelques ingrédients dans l'espoir de créer une nouvelle nation belge, j'appelle ça du créationnisme. Une nation, ça ne s'invente pas, c'est basé sur une histoire, sur l'évidence de se reconnaître comme citoyens d'une même communauté."

Bart l'espiègle

De la vallée de la Meuse aux rives de la Lys. Le 22 septembre 2015, Bart De Wever est invité par le professeur Carl Devos à donner une leçon de science politique à l'université de Gand. Cravaté bleu ciel, cheveux gominés et plaqués vers l'arrière, il arbore désormais une silhouette svelte (deux mois plus tard, il participera à son premier semi-marathon). A l'entrée de l'auditoire, une journaliste de la VRT le harponne.

- Appréhendez-vous cette première leçon ? Avez-vous demandé conseil à votre frère Bruno, qui enseigne ici à Gand ?

- C'est le dernier à qui je demanderais conseil. Mon frère dit toujours : mon frère est la toute dernière personne au monde que je voudrais défendre. Eh bien, c'est réciproque.

Le président de la N-VA a décoché sa répartie avec une froideur de statue, sans la moindre inflexion dans la voix. Une fraction de seconde, le téléspectateur aura toutefois perçu sur son visage une infime crispation de la mâchoire, un tressaillement aux commissures des lèvres, comme si Bart De Wever, si content de son espièglerie, avait dû réprimer un sourire.

Antagonismes

La fratrie est depuis plusieurs années le théâtre d'un étonnant chassé-croisé. Bruno et Bart ont beau ressortir de la même lignée, ils n'en défendent pas moins des lignes politiques antagonistes. Par principe, le premier

ne commente pas l'actualité du second, ni ne s'attarde sur les détails de la vie familiale. Mais il ne s'astreint pas au silence pour autant. En 2007, il plaide pour élargir la Région bruxelloise aux communes à facilités de la périphérie. En 2014, il appelle à fusionner Ecolo et Groen "pour faire contrepoids à l'évaporation de la Belgique". La même année, il lance une pétition contre les économies imposées par la secrétaire d'Etat Elke Sleurs (N-VA) au centre de recherche Cegesoma, dédié à l'étude des deux guerres mondiales. "Mon frère est aussi historien, j'espère qu'il sera sensible à cette problématique. D'autant qu'un de ses premiers articles a été publié dans la revue de ce centre."

Plus explicite, dans une interview accordée à "La Libre" en 2015, Bruno De Wever critique "l'erreur intellectuelle" que commet son frère : penser que le processus d'émancipation du peuple flamand doit forcément mener à la création d'un nouvel Etat indépendant. L'historien ajoute que la N-VA, en dépit de sa participation au gouvernement Michel, n'a pas renoncé au rêve séparatiste. "Imaginons qu'on démontre que telle ou telle compétence serait gérée plus efficacement au niveau belge. Je pense que l'état-major de la N-VA choisirait malgré tout de l'organiser au niveau flamand. Mon frère préférera une gestion moins performante, et même moins favorable aux Flamands, plutôt qu'un retour au cadre belge."

Les yeux au ciel

A la tête d'un parti qui pèse un tiers de l'électorat flamand, Bart De Wever aurait tort de s'alarmer des quelques banderilles fraternelles. Mais qu'en pense-t-il en son for intérieur ? "Comme Bruno De Wever est un historien incontournable, son nom est parfois prononcé en bureau de parti, témoigne un élu N-VA. Quand ça arrive, Bart lève les yeux au ciel, comme si on parlait du dernier des idiots. Mais c'est peut-être du théâtre. Bart aime bien jouer. Mon intuition, c'est qu'il y a un grand respect entre eux." Ancien rédacteur en chef de l'hebdomadaire "Knack", Rik Van Cauwelaert dresse un tableau complexe : "Bart peut critiquer son frère, et inversement, mais vous pas. Je ne vous conseille pas d'en dire du mal devant lui. C'est un lien assez étrange."

Incarcéré au fort de Berchem

Les trajectoires des frères De Wever trouvent leur source dans la banlieue anversoise, à Kontich, où ils ont grandi, au sein d'un foyer pétri de nationalisme.

Leur grand-père, Leon De Wever, était instituteur. En 1943, il adhère au VNV, le parti d'extrême droite fondé dix ans plus tôt par Staf De Clercq, qui a massivement sombré dans la collaboration pro-nazie pendant la guerre. A la fin du conflit, Leon De Wever sera incarcéré

au fort de Berchem, comme de nombreux militants et cadres du VNV. "Quand il a dû se présenter devant les autorités, on lui a proposé une transaction typique à l'époque pour la petite collaboration : pas de poursuite, mais bien une perte des droits, et donc de son travail", racontera plus tard son petit-fils Bruno au site d'information "Apache".

Ecarté de l'enseignement, Leon De Wever se recyclera comme vendeur à domicile. En 2007, Bart De Wever avait raconté cet épisode au magazine "Humo". "Pour un homme aussi fier que lui, ça a été très douloureux. Et cela a aussi eu des conséquences pour ses six enfants : de plus petites rentrées d'argent, donc une limitation des chances. Mon père, par exemple, n'a jamais pu faire d'études. Lorsque son père était en prison, il lui avait rendu visite plusieurs fois. Cela l'a beaucoup marqué. Il en a conçu une haine profonde pour la Belgique, un pays qu'il a toute sa vie considéré comme un ennemi."

La version qu'en donne Bruno De Wever est un peu différente. "Mon impression, c'est que mon père était plus radical que mon grand-père. Il me semble que c'est lié à une dynamique personnelle, plutôt qu'à l'histoire de la guerre."

Service d'ordre

Le père de Bart et Bruno, Henri De Wever, dit Rik, a dix ans à la fin de la guerre. La cause indépendantiste chevillée au corps, il intègre dans les années 1960 le Vlaams Militanten Orde (VMO). L'organisation n'est pas encore la milice néonazie qu'elle deviendra plus tard. C'est une sorte de service d'ordre lié à la Volksunie, le parti autonomiste de Frans Van der Elst et Hugo Schiltz.

Employé aux chemins de fer, Rik De Wever consacre l'essentiel de son temps libre à une intense vie associative. Naturellement, son fils aîné, Bruno, est inscrit à la VNJ, un mouvement de jeunesse proche de la Volksunie et du VMO. Et en 1970, quand Bart voit le jour, un 21 décembre, Rik De Wever lui obtient une carte de membre de la Volksunie avant même la Saint-Sylvestre.

Les années passent, les enfants grandissent (une sœur, Karina, est intercalée entre les deux frères). Bruno entame des études d'histoire, puis devient chercheur à l'université. Espère-t-il dénouer le nœud d'une énigme intime ? Toujours est-il qu'il se spécialise dans l'étude du Mouvement flamand. Au lieu de fortifier le grand récit nationaliste, ses premiers travaux explorent les heures noires de la Seconde Guerre mondiale. Le professeur se souvient : "A mes débuts, j'avais encore des contacts permanents avec la génération des militants nationalistes qui avaient vécu la guerre et la collaboration. Beaucoup d'entre eux m'en-

voyaient des courriers. C'était une ambiance de travail bizarre... Quand mon premier livre sur les combattants du front de l'Est est publié, en 1984, il reste au sein de la Volk-sunie des gens qui ne sont pas au clair avec ce passé-là.

Au fil de ses écrits, l'historien anversois s'impose comme une référence. Méthodiquement, il déconstruit une image encore vivace dans une frange de la Flandre nationaliste : celle de militants flamingants sincères, naïfs, emportés malgré eux dans une entreprise de mort, en réaction aux injustices infligées par l'Etat belge. Parue en 1984, la somme de Bruno De Wever consacrée à la dérive fascisante du VNV, "Greep naar de macht" (à la conquête du pouvoir), connaît un retentissement considérable. "Sa biographie de Staf De Clercq, en 1989, avait déjà été très mal accueillie dans la mouvance nationaliste, relate Rik Van Cauwelaert. Beaucoup ne comprenaient pas que quelqu'un qui a le pedigree, comme on dit dans ces milieux-là, puisse écrire un bouquin pareil. Mais personne n'a jamais pu le contredire."

A la suite de Bruno, Bart boucle lui aussi une licence en histoire. Engagé comme assistant à la Katholieke Universiteit Leuven (KUL), il prolonge en quelque sorte les recherches de son frère, puisqu'il veut consacrer son doctorat à la réorganisation du nationalisme flamand après 1945. La politique, cependant, l'aspire définitivement en 2001. Le futur bourgmestre d'Anvers laisse sa thèse inachevée – "un trauma", "une blessure ouverte",

confiera-t-il en 2008 à la revue de la KUL.

Demeuré seul de la fratrie dans le monde académique, cette "tour d'ivoire" dont le président de la N-VA aime tant se moquer, Bruno De Wever observe avec la distance de l'historien l'étonnante résurrection de l'indépendantisme flamand, jugé moribond il y a quinze ans. Depuis son bureau encombré de l'université de Gand, au troisième étage, entre son vélo pliant Brompton et des piles d'ouvrages sur la politique étrangère belge, l'héritage de Charlemagne, l'immigration flamande en Wallonie... il est bien placé pour analyser les secousses imprévues de l'histoire. "En politique, la chance est un facteur important. Mon frère a eu beaucoup de chance", sourit-il.

"Au début, les livres de Bruno De Wever ont été mal accueillis dans la mouvance nationaliste."

RIK VAN CAUWELAERT

Ex-rédacteur en chef de "Knack".